

L'écrivain Jacques Ferron n'est plus

Le docteur Jacques Ferron, l'un des plus prolifiques et des plus importants écrivains du Québec, est mort le 22 avril à sa résidence de Longueuil (Québec) d'un arrêt cardiaque.

La disparition, à l'âge de 64 ans, de l'auteur des *Grands Soleils* et du *Ciel de Québec* prive le Québec de l'un des écrivains les plus originaux et les plus considérables à avoir marqué le siècle dans la province.

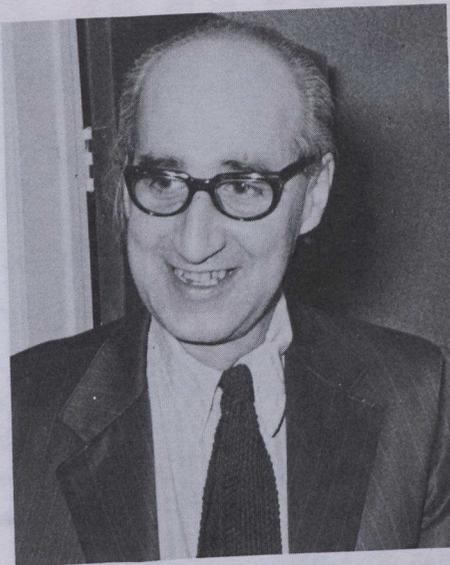
Jacques Ferron est né le 20 janvier 1921 à Louiseville, comté de Maskinongé. Après des études au collège Brébeuf et à l'Université Laval (où il obtint un diplôme de médecin en 1945), il exerça en Gaspésie, dans le village de Rivière-Madeleine (où il puisa matière à fabulation pour ses ouvrages), et il revint dans la région de Montréal en 1948, à Ville-Jacques-Cartier, où il continua à pratiquer la médecine jusqu'à sa mort. Son premier texte publié date de 1949. Il s'agissait d'une courte pièce de théâtre (*L'Ogre*). L'œuvre de Jacques Ferron compte plus de 25 ouvrages publiés principalement aux éditions Le Jour.

Fondateur en 1963 du célèbre Parti Rhinocéros, Prix David en 1977, Jacques Ferron a, en plus de quarante ans de carrière de médecin, fait œuvre d'essayiste, de dramaturge, de conteur, de romancier et de pamphlétaire. Sa carrière d'homme de lettres a pris son essor dans les années cinquante et s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui puisque, à Québec, sorte de réaction ubuesque à la situation politique, les Éditions Laurentiennes lancent *Le Choix de Jacques Ferron dans l'œuvre de Jacques Ferron*, un choix de textes qui portera sa dernière signature.

Une place privilégiée dans la littérature québécoise

La plus jouée des pièces de l'écrivain Jacques Ferron est *Les Grands Soleils*, d'abord montée en 1968 par le Théâtre du Nouveau Monde et reprise, en 1977, au Théâtre du Bois-de-Coulonges. Réhabilitant le patriote Chénier, mort à la bataille de Saint-Eustache, ce texte traite de cette « étonnante patrie qui renaît quand on s'y attend le moins »; il est porteur de bien des préoccupations de Ferron, auteur des *Contes d'un pays incertain*, et présente un entrelac de faits historiques et de commentaires sur la vie du peuple québécois et sur ses « élites ».

Jacques Ferron a écrit, à partir de 1948, un nombre imposant de contes, de romans, de chroniques et d'écrits polémiques. Au moins cinq de ses œuvres ont été traduites en anglais, dont *Cotnoir*, *Les Roses*



Jacques Ferron

James Gauthier

sauvages et *L'Amélanchier*. Un mot revient souvent chez les critiques : celui d'ironie, qu'ils emploient en parlant du regard que porte le médecin-écrivain sur une société envers laquelle il n'est pas tendre.

Par exemple, dans *Le Ciel de Québec*, ce roman où Ferron fait revivre les années 30, en y incluant le cardinal Villeneuve et Maurice Duplessis, on goûte l'érudition de l'auteur qui entreprend une descente aux enfers et se permet de parodier les sommités politiques, religieuses et littéraires sous sa plume; on est appelé à s'interroger sur le talent réel du poète Saint-Denys Garneau, par exemple. Victor-Lévy Beaulieu s'est inspiré de ce fort volume pour sa pièce *La Tête de M. Ferron ou les Chiens*.

Ferron paraphrase souvent l'histoire. Dans une pièce jamais jouée, *La Tête du roi*, il mettait en parallèle trois événements : l'affaire Riel, la Première Guerre mondiale et le plasticage (en 1963) de la statue de Wolfe sur les plaines d'Abraham. C'est surtout dans *La Nuit* et dans *Les Confitures de coings*, deux, versions d'un même récit s'inspirant de la crise d'octobre 1970, qu'il livre sa vision d'une société aux clivages bien définis où ses personnages, parfois en rêve, entreprennent de redresser les inégalités sociales. Ce même souffle alimente les *Historiettes*, glanées dans les revues à la demande de Jacques Hébert qui en fit un recueil.

Cet auteur qui valorisait peut-être plus sa bibliothèque que sa science médicale a souvent mis en scène des médecins, des praticiens portés, comme lui, à s'attendrir sur les marginaux et les laissés pour compte, comme dans *Cotnoir*. Le prêche est évité, grâce à l'humour et à la fantaisie de Ferron,

ainsi qu'en témoigne cette courte nouvelle, *Le Pont*, dont il tirera, plus tard, un roman, *La Charrette* : récit d'un médecin de la rive sud qui traverse chaque jour le pont Jacques-Cartier et se retrouve dans une « dompe » (de l'anglais dump qui signifie dépotoir), coudoie les gens des basfonds, offrant un mélange de réel et d'imaginaire sur le Montréal des basfonds.

« À partir de la géographie du quotidien, écrit Pierre L'Hérault, empruntant au folklore, aux mythes, aux rituels liturgiques, le narrateur construit un monde fantastique où le burlesque et le pathétique coexistent, comme la jouissance et le désespoir, dans l'instant de la conscience... ». Précisément à cause de son art de jongler avec les mots, on a qualifié cette œuvre de déroutante, tout en signalant son côté brillant et unique dans les lettres francophones.

Jacques Ferron conservera sans nul doute une place privilégiée dans la littérature du Québec. Il a su cerner et dénoncer le « culte du dieu matérialiste » qui guettait ses compatriotes (*Papa Boss*) sans jamais se couper de ce qu'il croyait interpréter comme aspirations de son peuple dont il écrit qu'il « se cherche une mythologie ».

Dans des écrits qui prennent parfois la forme de contes philosophiques, par moments, Ferron n'hésite pas à se mesurer aux thèmes momentanément tabous. Il sut, par de brèves lettres aux quotidiens, ranimer le sens critique sur les événements. Allusif (peut-être trop?), il y attirait l'attention sur des détails que la mémoire journalistique n'avait pas assimilés ou qu'elle préférait jouer en sourdine. Sa façon désintéressée de prendre pour cible ceux qu'il croyait disposés à fausser le sens des événements aura valu au Dr Ferron d'engendrer chez certains une opposition tenace.

Ce médecin qui savait, dans son œuvre, inventer des thérapies en apparence farfelues, aura eu le mérite de constamment susciter un intérêt pour son œuvre. On pourrait en tirer une fresque d'un Québec peu conformiste : un Québec qu'il a souvent portraituré (comme le fit pour l'Espagne le cinéaste Buñuel) dans un décor saturé d'évocations bibliques, sans cette soumission facile aux diktats réels ou présumés des clercs.

Art en bref

Au Festival international du film policier de Cognac (France), le film du Canadien Philip Borsos, *Un été pourri* (*The Mean Season*) a obtenu le Prix spécial de TF1 (chaîne de télévision française) ainsi que le Prix grand public décerné pour la première fois cette année.